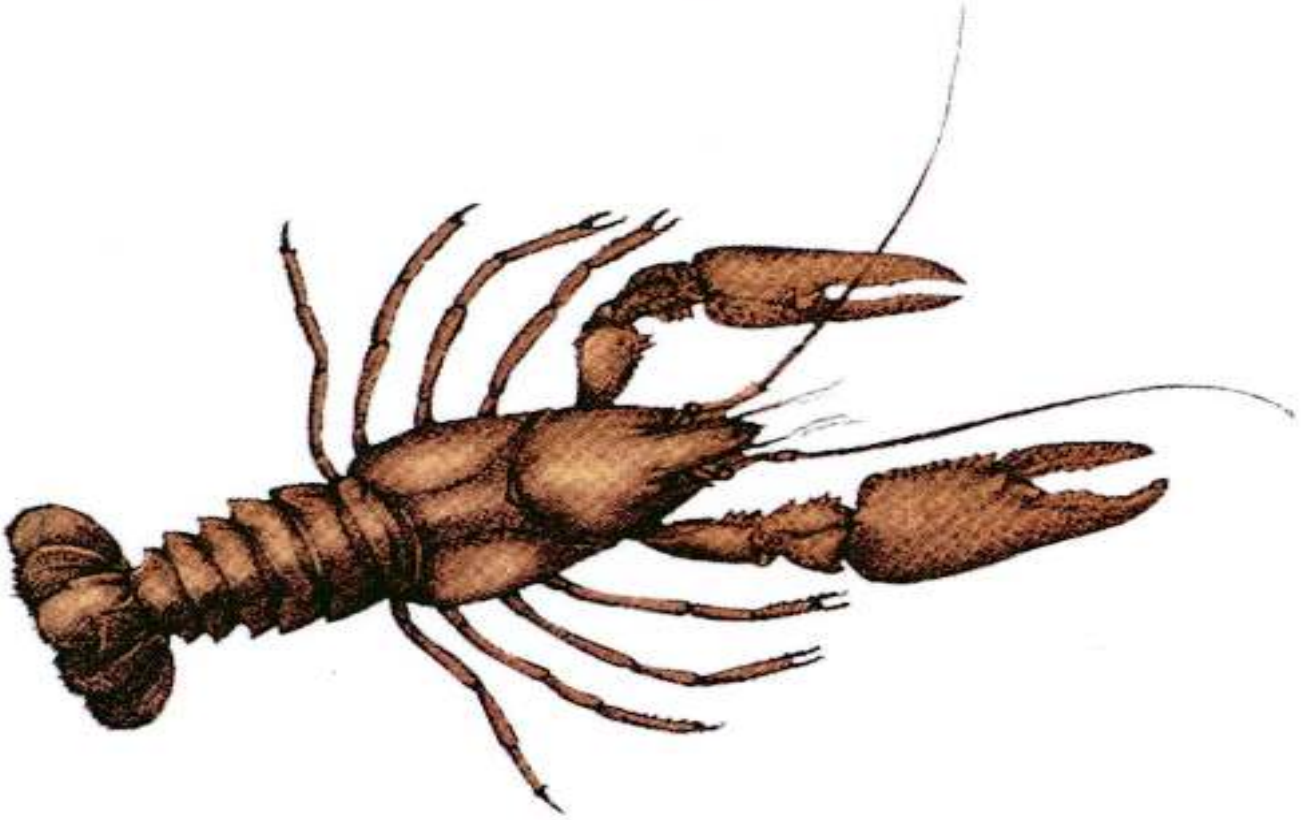
UMBERTO ECO

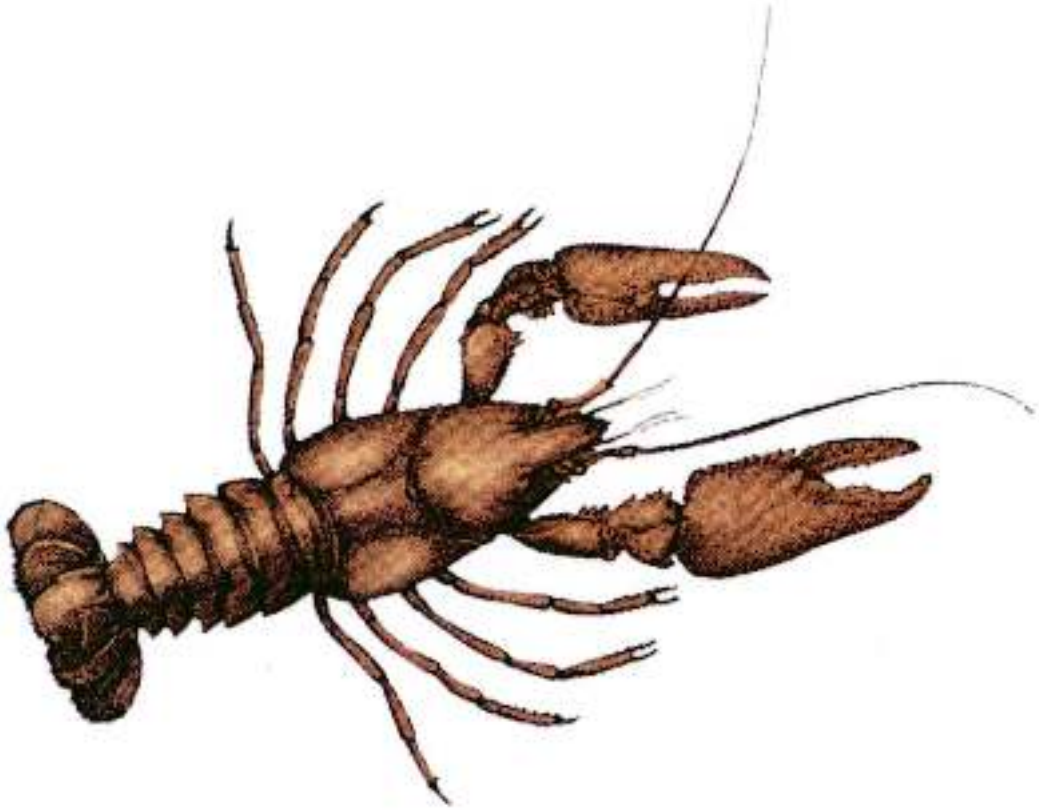
À RECULONS, COMME UNE ÉCREVISSE



GRASSET

UMBERTO ECO

À RECULONS, COMME UNE ÉCREVISSE



GRASSET

Table des Matières

Page de Titre

Page de Copyright

La partie I a été traduite par Pierre Laroche; les parties II et III par Diane Ménard; les parties IV et V par Mario Fusco – à l'exception de « Le don de postmonition» traduit par Roberto Nigro; la partie VI a été traduite par Roberto Nigro – sauf « Sur les inconvients et les avantages de la mort », traduit par Myriem Bouzaher

La marche de l'écrevisse

I. DE LA GUERRE, DE LA PAIX ET D'AUTRES SUJETS

Quelques réflexions sur la guerre et la paix

Aimer l'Amérique et marcher pour la paix

Perspectives pour l'Europe

Le loup et l'agneau

Rhétorique de la prévarication

Norberto Bobbio :

La destination du savant revisitée

Philosophie des Lumières et sens commun

Du jeu au Carnaval

La perte de la vie privée

A propos du politiquement correct

Qu'est-ce qu'une école privée?

Science, technologie et magie

II. CHRONIQUES D'UN RÉGIME

Pour qui sonne le glas Appel 2001 à un référendum moral

La campagne de 2001 et les techniques des vétérans du communisme

Sur le populisme médiatique

Se servir du peuple

Diaboliser Berlusconi ?

Les yeux du Duce

Tuez donc les petits oiseaux

Déserter le Parlement

Oui au populisme, non à la rue

Comment passer un contrat avec les Romains

Les étrangers et nous

Ordures et bananes

Ramer à contre-courant

Il y a loin des paroles aux actes

C'est le Texas, mon pote!

Réviser

Quelques souvenirs de mon enfance fasciste

Les occultations évidentes

L'hégémonie de la gauche

Allait-on mieux quand ça allait plus mal?

La révolte contre la loi

Bombardons les juges de pièces de monnaie

Quelques projets de réforme révolutionnaire

Contra Custodes

Des troupes de maintien de l'ordre à Ricky Memphis

Les pâtes Cunegonda

Apostille scatologique

Chroniques du Bas-Empire

III. RETOUR AU GRAND JEU

Entre Watson et Lawrence d'Arabie

J'ai déjà entendu cette histoire quelque part

Se documenter, d'abord

Pour faire la guerre, il faut de la culture

On peut gagner en ayant tort

Chroniques du Grand Jeu

Les paroles sont des pierres

Guerre de mots

Ceux qui « comprennent » Ben Laden

Fondamentalisme, intégrisme, nazisme

Guerre civile, résistance et terrorisme

Retour aux années soixante-dix

Kamikazes et assassins

IV. LE RETOUR AUX CROISADES

Guerres saintes, passion et raison

Négocier dans une société multiethnique

La prise de Jérusalem Chronique en direct

Miss, fondamentalistes et lépreux

Que faire des pré-adamites?

V. LA SOMME ET LE RESTE

Les racines de l'Europe

Le crucifix, les us et coutumes

Sur l'âme des embryons

Le hasard et le dessein intelligent

Touche pas à mon fils !

Qui ne croit plus en Dieu croit à tout

Croire à l'Année Zéro

Croire à l'alchmie

Croire au Père Amorth

Croire aux médiums

Croire aux Templiers

Croire à Dan Brown

Croire à la Tradition

Croire au Troisième Secret

Relativisme

Le don de postmonition

VI. LA DÉFENSE DE LA RACE

Les Italiens sont-ils antisémites?

Le complot

Certains de mes meilleurs amis

Certains de ses meilleurs amis

VII. LE CRÉPUSCULE DU MILLÉNAIRE COMMENÇANT

Un rêve

Sur les épaules des géants

Sur les inconvénients et les avantages de la mort

© 2006. RCS Libri S.p.A. Bompiani, Milan.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2006, pour la traduction française.

978-2-246-78474-6

DU MÊME AUTEUR

L'ŒUVRE OUVERTE, Le Seuil, 1965.

LA STRUCTURE ABSENTE, Mercure de France, 1972.

LA GUERRE DU FAUX, traduction de Myriam Tanant avec la collaboration de Piero Caracciolo, Grasset, 1985.

LECTOR IN FABULA, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1985.

PASTICHES ET POSTICHES, traduction de Bernard Guyader, Messidor, 1988 ; 10/18, 1996.

SÉMIOTIQUE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE, traduction de Myriem Bouzaher, PUF, 1988.

LE SIGNE : HISTOIRE ET ANALYSE D'UN CONCEPT, adaptation de J.-M. Klinkenberg, Labor, 1988.

LES LIMITES DE L'INTERPRÉTATION, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1992.

DE SUPERMAN AU SURHOMME, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1993.

LA RECHERCHE DE LA LANGUE PARFAITE DANS LA CULTURE EUROPÉENNE, traduction de Jean-Paul Manganaro ; préface de Jacques Le Goff, Le Seuil, 1994.

SIX PROMENADES DANS LES BOIS DU ROMAN ET D'AILLEURS, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1996.

ART ET BEAUTÉ DANS L'ESTHÉTIQUE MÉDIÉVALE, traduction de Maurice Javion, Grasset, 1997.

COMMENT VOYAGER AVEC UN SAUMON, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 1998.

KANT ET L'ORNITHORYNQUE, traduction de Julien Gayrard, Grasset, 1999.

CINQ QUESTIONS DE MORALE, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2000.

DE LA LITTÉRATURE, traduction de Myriem Bouzaher, Grasset, 2003.

Romans

LE NOM DE LA ROSE, traduction de Jean-Noël Schifano ; édition augmentée d'une *Apostille* traduite par Myriem Bouzaher, Grasset, 1985.

LE PENDULE DE FOUCAULT, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 1990.

L'ILE DU JOUR D'AVANT, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 1996.

BAUDOLINO, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2002.

LA MYSTÉRIEUSE FLAMME DE LA REINE LOANA, *roman illustré*, traduction de Jean-Noël Schifano, Grasset, 2005.

Guerres chaudes et populisme médiatique

traduit de l'italien par

MYRIEM BOUZAHER, MARIO FUSCO, PIERRE LAROCHE, DIANE MÈNARD ET ROBERTO NIGRO

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée par Bomptani, à Milan, en février 2006, sous le titre :

A PASSO DI GAMBERO

Guerre calde e populismo mediatico

ISBN (10) : 2-246-71441-9

LA MARCHE DE L'ÉCREVISSE

Dans ce livre, est rassemblée une série d'articles et d'interventions écrits entre 2000 et 2005. Période cruciale qui a vu se succéder les angoisses face au nouveau millénaire, le 11 Septembre, les deux guerres en Afghanistan et en Irak; et, en Italie, le triomphe du populisme médiatique.

Je n'ai donc retenu que les écrits qui se référaient aux événements politiques et médiatiques de ces six années. Le critère de sélection m'a été suggéré par l'un des derniers « papiers » de mon précédent recueil d'articles (*La bustina di Minerva*), intitulé « Le triomphe de la technologie légère ».

Sous la forme du faux compte rendu d'un livre attribué à un certain Crabe Backwards, je faisais remarquer que, ces derniers temps, ont eu lieu des évolutions technologiques qui constituent de véritables pas en arrière. J'observais que la communication était entrée en crise vers la fin des années soixante-dix. Jusqu'alors, l'outil principal de communication était la télévision en couleur, une caisse énorme qui trônait, encombrait, émettait dans l'obscurité des lueurs sinistres et des bruits susceptibles de déranger le voisinage. Un premier pas vers la communication légère avait été accompli avec l'invention de la télécommande : avec elle, non seulement le téléspectateur pouvait baisser ou carrément couper le son, mais aussi éliminer les couleurs et zapper.

Passant d'un programme à l'autre, le spectateur était déjà entré dans une phase de liberté créatrice. Mais la vieille télé, en transmettant des événements en direct, nous rendait dépendants de la linéarité même de l'événement. Nous avons été libérés du direct par le magnétoscope, grâce auquel non seulement on est passé de la Télévision au Cinématographe, mais le spectateur, soudain en mesure d'avancer ou de revenir en arrière, a cessé d'être passif devant l'écran.

A ce stade, on aurait même pu éliminer complètement le son et commenter la succession des images en désordre par des bandes sonores de piano mécanique synthétisées par ordinateur. Et, vu que les chaînes elles-mêmes, sous prétexte de venir en aide aux malentendants, avaient pris l'habitude d'incruster des sous-titres pour commenter l'action, on aurait eu bientôt des programmes dans lesquels, tandis que deux personnes s'embrassaient en silence, serait apparu un encadré disant « Je t'aime ».

Mais l'avancée suivante avait été réalisée par l'élimination du mouvement des images. Avec Internet, le bénéficiaire, économisant ses neurones, pouvait ne recevoir que des images fixes à basse définition, souvent monocolores, et sans aucun besoin du son, puisque les informations apparaissaient en toutes lettres sur l'écran.

Un nouveau stade de ce retour triomphal à la Galaxie Gutenberg serait - disais-je alors - l'élimination radicale de l'image. On inventerait une sorte de boîte, peu encombrante, qui n'émettrait que des sons et ne nécessiterait même pas de télécommande, puisqu'on pourrait zapper directement en tournant un bouton. Je pensais avoir inventé la radio alors que je prophétisais l'arrivée de l'i-Pod.

Je relevais enfin que le stade ultime avait déjà été atteint quand, avec la télé payante et Internet, au lieu des transmissions hertziennes et tous leurs inconvénients physiques, on avait ouvert la nouvelle ère de la transmission par fil téléphonique, passant de la télégraphie sans fil à la téléphonie

avec fil.

Blague à part, ces observations n'étaient pas totalement frivoles. Il était déjà clairement apparu qu'avec la chute du mur de Berlin on marchait à reculons, au moment où la géographie politique de l'Europe et de l'Asie était radicalement modifiée. Les éditeurs d'atlas avaient dû mettre au pilon toutes leurs réserves, rendues obsolètes parce qu'y figuraient l'Union soviétique, la Yougoslavie, l'Allemagne de l'Est et autres monstruosités; ils avaient dû s'inspirer des atlas publiés avant 1914, avec leur Serbie, leur Monténégro et ainsi de suite.

Mais l'histoire des marches à reculons ne s'arrête pas là et ce début de troisième millénaire en a été prodigue : par exemple, après un demi-siècle de guerre froide, nous avons vu avec l'Afghanistan et l'Irak le retour triomphal de la guerre pour de bon, la guerre « chaude », ressuscitant les mémorables attaques des Afghans du XIXe siècle à la passe de Khyber, une nouvelle saison de croisades avec le choc entre islam et christianisme, l'épopée des Assassins-kamikazes du Vieux de la Montagne, et la renaissance des fastes de Lépante; quelques heureux pamphlets des dernières années pourraient être résumés par ce cri historique : « Au secours, maman ! voilà les Turcs ! »

Les fondamentalismes chrétiens, qui semblaient appartenir à la chronique du XIXe siècle, ont refait surface avec la reprise de la polémique antidarwinienne, et revoici (sous une forme démographique et économique, certes) le fantôme du « péril jaune ». Depuis longtemps, nos familles hébergent de nouveau des domestiques de couleur, comme dans le Sud d'*Autant en emporte le vent*, les grandes migrations des peuples barbares ont recommencé, comme aux premiers siècles après J.-C., et, du moins en Italie, des rites et coutumes du Bas-Empire sont revenus au goût du jour.

L'antisémitisme triomphe à nouveau, lui aussi, avec son *Protocole des Sages de Sion* et, au gouvernement, nous avons les fascistes (« post-fascistes » peut-être, mais certains sont toujours les mêmes). D'ailleurs, tandis que je corrige mes épreuves, au stade, un athlète a fait le salut romain et a été applaudi par la foule. Comme moi il y a soixante-dix ans quand j'étais « balilla » dans les Jeunesses fascistes, à ceci près que moi, j'y étais obligé. Pour ne rien dire de la « Dévolution », de la Ligue, projet de fragmentation nationale qui nous ramène à l'Italie d'avant Garibaldi.

On a rouvert le contentieux du XIXe siècle entre l'Eglise et l'Etat et, à la suite de ce grand mouvement de recul, la démocratie chrétienne revient sous différentes formes.

Comme si l'Histoire, essoufflée par deux millénaires de progrès, s'enroulait sur elle-même, revenant aux fastes confortables de la Tradition.

Bien d'autres phénomènes de marche arrière émergeront des articles de ce livre, assez, en somme, pour en justifier le titre. Quelque chose de nouveau en revanche, du moins en Italie, s'est produit : l'instauration d'une forme de gouvernement fondée sur l'appel populiste des médias, perpétrée par une entreprise privée pour son propre intérêt, expérience inédite sur la scène européenne, et beaucoup plus au point, sur le plan technologique, que les populismes du Tiers-Monde.

C'est à ce sujet que sont consacrés nombre de ces écrits, nés de l'inquiétude et de l'indignation devant ce Nouveau qui se profile et dont (du moins au moment où je donne ces lignes à l'imprimeur) rien n'indique qu'on puisse l'arrêter.

La seconde section du livre traite du régime du populisme médiatique et je n'ai aucune hésitation à parler de « régime », du moins au sens où les hommes du Moyen Age (qui n'étaient pas communistes) parlaient de *regimine principum.*

A ce propos, j'ouvre délibérément la seconde section par un appel que j'avais écrit avant les

élections de 2001 et qui a été très critiqué. Alors, déjà, un essayiste de droite, qui évidemment a quelque affection pour moi, s'étonnait, attristé, qu'un homme « bon » comme moi puisse traiter avec autant de mépris les citoyens qui ne votaient pas comme lui. Récemment encore, et non pas en provenance de la droite, on a taxé d'arrogance ce genre d'engagement, l'accusant de rendre *antipathique* une grande partie de la culture d'opposition.

On m'a souvent reproché de vouloir paraître sympathique à tout prix, en sorte que me découvrir antipathique m'emplit d'orgueil et de vertueuse satisfaction. Mais elle est bien curieuse, cette accusation. Comme si, de leur temps, on avait reproché *(si parva licet componere magnis)* aux Rosselli, Gobetti, Salvemini, Gramsci, pour ne rien dire de Matteotti[1], de n'être pas assez compréhensifs envers leur adversaire.

Quand on se bat pour un choix politique (et, en l'occurrence, un choix de civilisation et de morale), on a le droit et le devoir d'être prêt à reconnaître un jour ses erreurs, mais il faut partir du principe qu'on agit de façon juste et dénoncer énergiquement les opinions contraires. Je n'imagine pas de débat électoral qui puisse se dérouler sous le mot d'ordre : « c'est vous qui avez raison, mais votez pour celui qui a tort ». Et, dans le débat électoral, les critiques contre l'adversaire doivent être sévères, impitoyables, au moins pour convaincre les indécis.

En outre, bien des critiques jugés antipathiques sont des critiques de mœurs. Et le critique de mœurs (qui souvent, dans le vice de l'autre, fustige aussi le sien propre, ou ses propres tentations) doit être cinglant. C'est-à-dire, toujours pour me référer aux grands exemples, que si on veut être critique de mœurs, on doit se comporter comme Horace; si on se comporte comme Virgile, alors on écrit un poème, éventuellement très beau, à la louange du Seigneur régnant.

Mais l'époque est sombre, les mœurs sont corrompues et même le droit à la critique, quand il n'est pas étouffé par des mesures de censure, est désigné du doigt à la vindicte populaire.

Je publie donc ces écrits sous le signe de cette antipathie positive que je revendique.

Comme on le verra, pour chacun de ces textes, je renvoie à la source, mais beaucoup ont été remaniés. Non pas pour les mettre à jour et y intégrer des prophéties qui se sont ensuite réalisées, mais pour les nettoyer des répétitions (il est difficile dans de tels cas de ne pas revenir obstinément sur les mêmes sujets), pour en corriger le style ou pour éliminer quelques références trop liées à des faits d'actualité immédiate, désormais oubliés par le lecteur et donc incompréhensibles.

1 Les frères Carlo et Nello Rosselli, militants antifascistes, fondateurs du mouvement «Justice et Liberté », furent assassinés en 1937 à Bagnoles-de-l'Orne par des « cagoulards » français sur mandat de Mussolini. Piero Gobetti (1901-1924), jeune intellectuel turinois, militant antifasciste, fondateur de la revue *La Rivoluzione liberale*, collaborateur de *L'Ordine nuovo* de Gramsci, dut, après avoir été violemment agressé par un groupe de fascistes, s'exiler en France où il mourut de suites de cette agression. Gaetano Salvemini (1873-1957), historien socialiste, fut contraint à l'exil; il reprit ses activités politiques et universitaires en Italie après 1945. Antonio Gramsci (1889-1937) fut l'un des fondateurs du Parti communiste d'Italie et du journal *L'Unità ;* arrêté en 1926, il fut condamné à vingt ans de détention. Mis en liberté conditionnelle pour raison de santé en 1934, il fut hospitalisé à Rome où il mourut en 1937; après la guerre, furent publiés ses *Lettres de prison* et ses *Cahiers de prison*. Giacomo Matteotti (1885-1924), député socialiste italien, fut assassiné après avoir dénoncé à la Chambre les illégalités et les violences du fascisme (N.d.T.).

I

DE LA GUERRE, DE LA PAIX ET D'AUTRES SUJETS

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE ET LA PAIX[1]

J'ai contribué à fonder au début des années soixante le comité italien pour le désarmement nucléaire et j'ai participé à quelques marches pour la paix. Je pose cela comme prémisse, et je me déclare pacifiste par vocation (aujourd'hui encore). Toutefois, dans le cas présent, je ne dois pas seulement dire du mal de la guerre mais aussi dire du mal de la paix. Essayez de me suivre avec indulgence.

J'ai écrit une série d'interventions sur la guerre à partir de celle du Golfe et je me rends compte maintenant que, à chaque chapitre, je devais modifier mes idées sur le concept de guerre. Je veux dire que le concept de guerre, qui était resté plus ou moins le même (indépendamment des armes employées) depuis le temps des Grecs jusqu'à hier, a dû, au cours des dix dernières années, être repensé au moins trois fois[2].

De la paléoguerre à la guerre froide

Quel a été au fil des siècles le but de la guerre que nous appellerons la « paléoguerre » ? On faisait la guerre pour triompher de l'adversaire de façon à retirer un bénéfice de sa défaite, on cherchait à le vaincre en le prenant par surprise, on mettait tout en œuvre pour qu'il ne réussisse pas dans ses intentions, on acceptait de payer un prix en vies humaines pour infliger à l'ennemi un dommage supérieur au nôtre en termes de mortalité. A cette fin, on devait mettre sur le terrain toutes les forces dont on pouvait disposer. Le jeu se pratiquait entre les deux adversaires. La neutralité des autres, le fait que la guerre ne leur nuise pas mais, si possible, leur profite, était une condition nécessaire à la liberté de manoeuvre des belligérants. J'allais oublier : il y avait une dernière condition, savoir qui était l'ennemi et où il se trouvait. C'est pourquoi, en général, le choc était frontal et concernait deux ou plusieurs territoires reconnaissables.

Dans notre siècle, la notion de « guerre mondiale », susceptible de concerner aussi des sociétés sans histoire comme les tribus polynésiennes, a éliminé la différence entre belligérants et neutres. L'énergie atomique fait que, quels que soient les adversaires, c'est la planète tout entière qui subit les dégâts.

La conséquence a été la transition de la paléoguerre à la néoguerre par la guerre froide. La guerre froide était l'établissement d'une tension de paix belligérante ou de belligérance pacifique, d'équilibre de la terreur qui garantissait une remarquable stabilité au centre et permettait ou rendait indispensables des formes de paléoguerre marginales (Vietnam, Moyen-Orient, Etats africains, etc.). Au fond, la guerre froide garantissait la paix pour les Premier et Deuxième mondes, au prix de quelques guerres saisonnières ou endémiques dans le Tiers-Monde.

La néoguerre du Golfe

Avec la chute de l'empire soviétique, disparaissent les conditions de la guerre froide, mais les guerres qui n'avaient jamais cessé dans le Tiers-Monde montent au premier plan. Avec l'invasion du

Koweït, on s'est rendu compte qu'il fallait, en quelque sorte, remettre en oeuvre une guerre d'un genre traditionnel (rappelez-vous, la référence était précisément les origines de la Seconde Guerre mondiale : si on avait stoppé immédiatement Hitler dès qu'il avait envahi la Pologne, etc.) mais on s'est tout de suite aperçu que la guerre ne se déroulait plus (ou plus seulement) entre deux fronts séparés. Le scandale des journalistes américains présents à Bagdad était alors égal au scandale, de dimensions bien supérieures, des millions et millions de musulmans pro-irakiens qui vivaient dans les pays de l'alliance anti-irakienne.

Dans les guerres d'autrefois, les ennemis potentiels étaient internés (ou massacrés) ; un compatriote qui, du territoire ennemi, parlait des raisons de l'adversaire, à la fin de la guerre, était pendu; vous vous souvenez que fut pendu par les Anglais John Amery, qui attaquait son pays sur la radio fasciste, et qu'Ezra Pound fut sauvé grâce à sa grande notoriété et à l'appui des intellectuels de tous les pays, et au prix d'un diagnostic : maladie mentale.

Quelles étaient les nouvelles caractéristiques de la néoguerre ?

On ne sait pas avec certitude qui est l'ennemi. Tous les Irakiens ? Tous les Serbes? Qui faut-il détruire?

La guerre n'est pas frontale. La néoguerre ne pouvait plus être frontale à cause de la nature même du capitalisme multinational. Que l'Irak soit armé par les industries occidentales, ce n'était pas un incident, et de même ce n'était pas un incident que, dix ans plus tard, les talibans soient armés par les mêmes industries. C'était dans la logique du capitalisme mûr, qui se soustrait au contrôle des divers Etats. Je voudrais rappeler un détail apparemment mineur mais significatif : lorsque, à un certain moment de la guerre du Golfe, les avions occidentaux avaient cru détruire un dépôt de chars d'assaut ou d'avions de Saddam Hussein, on s'est rendu compte, d'abord que c'étaient des modèles factices, et ensuite qu'ils étaient produits et vendus à Saddam Hussein, de façon tout à fait réglementaire, par une société italienne.

Avec les paléoguerres, c'étaient les industries militaires de chacun des pays belligérants qui étaient bénéficiaires; avec la néoguerre, celles qui commençaient à en tirer profit étaient les multinationales qui avaient des intérêts de part et d'autre de la barricade (en admettant qu'il y eût encore une véritable barricade). Mais il y a plus. Si la paléoguerre engraissait les marchands de canons et que ce bénéfice faisait passer au second plan l'arrêt provisoire de quelques échanges commerciaux, la néoguerre, qui enrichissait elle aussi les marchands de canons, mettait en crise, sur tout le globe, les industries des transports aériens, des loisirs et du tourisme, des médias eux-mêmes, qui perdaient de la publicité commerciale, et, de façon générale, toute l'industrie du superflu - ossature du système -, de l'immobilier à l'automobile. Dans la néoguerre, quelques pouvoirs économiques se trouvaient en concurrence avec d'autres et la logique de leur conflit dépassait la logique des puissances nationales. J'avais observé à l'époque qu'il était typique d'une néoguerre qu'elle dure peu de temps, parce que la prolonger ne pouvait, en fin de compte, profiter à personne.

Mais si la logique des Etats en conflit devait, avec la néoguerre, se soumettre à la logique industrielle des multinationales, elle devait aussi se soumettre aux exigences de l'industrie de l'information. Avec la guerre du Golfe, nous avons entendu, pour la première fois dans l'Histoire,

les médias occidentaux exprimer les réserves et protestations non seulement des représentants du pacifisme occidental, le pape en premier lieu, mais aussi des ambassadeurs et des journalistes des pays arabes qui sympathisaient avec Saddam Hussein.

L'information donnait continuellement la parole à l'adversaire, alors que le but de toute politique de guerre est de bloquer la propagande adverse, et elle démoralisait les citoyens des divers regroupements face à leurs gouvernements respectifs, alors que Clausewitz rappelait que la cohésion morale de tous les combattants conditionne la victoire.

Par le passé, toute guerre se fondait sur le principe que les citoyens, la croyant juste, avaient hâte de détruire l'ennemi. Pendant la néoguerre du Golfe, au contraire, l'information, non seulement faisait chanceler la foi des citoyens, mais les rendait vulnérables face à la mort de leurs ennemis, qui n'était plus un événement lointain et imprévisible, mais une évidence visuelle insoutenable. Cette guerre a été la première dans laquelle les belligérants plaignaient leurs ennemis.

(Quelque chose de semblable s'était profilé au temps du Vietnam, bien que ceux qui parlaient alors, et en des instances bien spécifiques, souvent marginales, aient été les groupes radicaux américains. Mais on ne voyait pas l'ambassadeur de Hô Chi Minh ou du général Giap à la BBC. Et on ne voyait pas de journalistes américains transmettre les nouvelles depuis un hôtel de Hanoi comme Peter Arnett l'a fait d'un hôtel de Bagdad.)

L'information place l'ennemi derrière le front. C'est pourquoi on estimait, avec la guerre du Golfe, que dans la néoguerre actuelle, tout le monde a son ennemi aux arrières. Quand bien même les médias seraient bâillonnés, les nouvelles technologies de communication permettraient des flux d'informations impossibles à arrêter - et même un dictateur ne pourrait pas les bloquer, parce qu'ils bénéficient du minimum d'infrastructures technologiques auquel lui-même ne peut renoncer. Ce flux d'informations joue le rôle que, dans les guerres traditionnelles, jouaient les services secrets : il neutralise toute action par surprise et une guerre dans laquelle on ne peut surprendre l'adversaire est impossible. La néoguerre institutionnalisait le rôle de Mata Hari et produisait donc une « intelligence avec l'ennemi » généralisée.

Mettant en jeu trop de pouvoirs, souvent en conflit mutuel, la néoguerre n'était déjà plus un phénomène dans lequel le calcul et les intentions des protagonistes avaient une valeur déterminante. Du fait de la multiplication des pouvoirs en jeu (on était vraiment au début de la mondialisation), elle se répartissait selon des équilibres imprévisibles. Il était donc possible que la situation finale soit acceptable pour l'un des adversaires mais, en principe, elle était *perdue pour tous les deux.*

Affirmer qu'un conflit s'est révélé avantageux pour quelqu'un à un moment donné impliquerait que l'on identifie l'avantage *à un moment donné* et l'avantage final. Mais il y aurait un moment final si la guerre était encore, comme le voulait Clausewitz, la continuation de la politique par d'autres moyens, ce qui signifie que la guerre s'achèverait quand on atteindrait un équilibre tel qu'on puisse revenir à la politique. Au lieu de cela, on avait déjà vu, avec les deux grandes guerres mondiales du XXe siècle, que la politique de l'après-guerre serait toujours et de toute façon la continuation, par n'importe quel moyen, des prémisses définies par la guerre. Quel que fût le dénouement de la guerre, comme elle avait provoqué une réorganisation générale qui ne pouvait correspondre pleinement à la volonté des adversaires, elle se prolongerait en une dramatique instabilité politique, économique et psychologique pendant les décennies suivantes qui ne pourrait produire qu'une *politique de guerre.*

D'autre part, il en a toujours été ainsi. Décider que les guerres classiques ont produit des résultats

raisonnables, un équilibre final, relève d'un préjugé hégélien selon lequel l'Histoire a une direction. Il n'y a aucune preuve scientifique, ni logique, que l'organisation de la Méditerranée après les guerres puniques ou celle de l'Europe après les guerres napoléoniennes doive être tenue pour un équilibre. Elle pourrait être considérée comme un état de déséquilibre qui ne se serait pas produit s'il n'y avait pas eu la guerre. Le fait que l'humanité ait, pendant des dizaines de milliers d'années, pratiqué la guerre comme solution des états de déséquilibre n'est pas plus probant que le fait que, pendant la même période, elle ait décidé de résoudre des déséquilibres psychologiques en recourant à l'alcool ou à d'autres drogues.

La preuve que mes réflexions de l'époque n'étaient pas des propos en l'air est venue des événements qui ont suivi la guerre du Golfe. Les forces occidentales ont libéré le Koweït, mais elles se sont ensuite arrêtées parce qu'elles ne pouvaient pas se permettre de poursuivre jusqu'à l'anéantissement final de l'adversaire. L'équilibre qui en est résulté n'était, après tout, pas tellement différent de celui qui avait provoqué le conflit, tant il est vrai que la question de savoir comment détruire Saddam Hussein est revenue continuellement à l'ordre du jour.

C'est que, avec la néoguerre du Golfe, s'est profilé un problème absolument nouveau par rapport non seulement à la logique et à la dynamique mais aussi à la psychologie qui guidait les paléoguerres. Le but de la paléoguerre était de détruire le plus possible d'ennemis, en acceptant que meure aussi un grand nombre de nos citoyens. Les grands condottieri du passé, après la victoire, parcouraient nuitamment un champ de bataille parsemé de milliers et milliers de morts et n'étaient pas surpris de s'apercevoir que la moitié d'entre eux étaient leurs propres soldats. La mort de leurs soldats était célébrée par des médailles et d'émouvantes cérémonies et donnait naissance au culte des héros. La mort des autres était rendue publique, magnifiée, et les civils, chez eux, devaient se réjouir et jubiler pour chaque ennemi éliminé.

Avec la guerre du Golfe, s'établissent deux principes : (1) aucun des nôtres ne devrait mourir et (2) on devrait tuer le moins possible d'adversaires. Pour ce qui est de la mort des adversaires, on a assisté à quelques réticences et à quelque hypocrisie, parce que, dans le désert, les Irakiens sont morts en grande quantité, mais le fait qu'on cherchait à ne pas donner d'ampleur à ce détail était déjà un signe intéressant. En tout cas, il paraissait désormais caractéristique de la néoguerre qu'on essaye de ne pas tuer de civils, sauf par accident, parce que en tuer trop aurait été encourir la réprobation des médias internationaux.

D'où l'utilisation et la célébration des bombes intelligentes. Beaucoup de jeunes ont peut-être trouvé cela normal, après cinquante années de paix dues à la guerre froide, mais êtes-vous capables d'imaginer cette sensibilité aux temps où les VI détruisaient Londres et où les bombes des Alliés rasaient Dresde?

Pour ce qui concerne nos soldats, le Golfe a été le premier conflit au cours duquel il semblait inacceptable de perdre un seul homme. Le pays en guerre n'aurait pas supporté la logique paléomilitaire qui veut que ses fils soient prêts à mourir par milliers pour permettre la victoire. La perte d'un avion occidental était ressentie avec grande douleur et on en est venu à glorifier, sur les écrans de télé, des militaires faits prisonniers par l'ennemi et qui, pour avoir la vie sauve, avaient accepté de se faire les interprètes de la propagande de l'adversaire (les pauvres, disait-on, ils ont été contraints par la violence) en oubliant le sacro-saint principe selon lequel le soldat capturé ne parle pas, même sous la torture.

Dans la logique de la paléoguerre, ces personnes auraient été vilipendées, ou on aurait jeté un

voile charitable sur leur malheureux accident. Au contraire, ils ont été compris, entourés de chaude solidarité, récompensés, sinon par les autorités militaires, du moins par la curiosité médiatique, parce que au fond, ils avaient réussi à survivre.

Bref, la néoguerre est devenue un produit médiatique, au point que Baudrillard a pu dire, en jouant sur le paradoxe, qu'elle n'a pas eu lieu mais qu'elle n'a été qu'une représentation à la télé. Et les médias, par définition, vendent du bonheur et non de la douleur; ils étaient obligés d'introduire dans la logique de la guerre un principe de bonheur maximal ou, du moins, de sacrifice minimal. Or, une guerre qui ne devrait pas comporter de sacrifice et qui se soucie de préserver le principe de bonheur maximal ne doit pas durer longtemps. Il en fut ainsi de la guerre du Golfe.

Mais elle a duré si peu qu'elle a été largement inutile, sinon les *neocons* n'auraient pas été contraints de pousser Clinton et Bush dans leurs retranchements pour qu'on ne laisse pas Saddam Hussein en paix. La néoguerre était désormais en contradiction avec les raisons mêmes qui l'avaient alimentée.

La néoguerre du Kosovo

Toutes les caractéristiques de la néoguerre, qui s'étaient esquissées du temps du Golfe, se sont de nouveau manifestées lors de la guerre du Kosovo, avec encore plus d'intensité.

Non seulement les journalistes occidentaux restaient à Belgrade, mais l'Italie envoyait des avions sur la Serbie et maintenait en même temps des relations diplomatiques et commerciales avec la Yougoslavie ; heure par heure, les télévisions de l'OTAN communiquaient aux Serbes quels avions de l'OTAN quittaient Aviano, des agents serbes défendaient à la télévision le point de vue de leur gouvernement. Nous les avons vus et entendus. Mais il n'y avait pas que nous qui avions l'ennemi chez nous. Eux aussi.

Nous nous souviendrons tous qu'un journaliste serbe, Biljana Srbljanovic, envoyait jour après jour des correspondances anti-Milosevic à *La Repubblica.* Comment bombarder une ville dont les habitants envoient des lettres d'amitié à l'ennemi en exprimant leur hostilité envers leur gouvernement? Bien sûr, en 1944, Milan était habitée de nombreux antifascistes qui attendaient l'aide des Alliés. Pourtant, cela n'a pas empêché ces Alliés, pour des raisons militaires incontestables, de bombarder sauvagement Milan et les résistants de ne pas protester, parce qu'ils pensaient que c'était juste. En revanche, lors des bombardements de Belgrade, régnait un état d'esprit de victimes, tant du côté de Milosevic que de celui des Serbes qui s'opposaient à lui et des Occidentaux qui les bombardaient. D'où la publicité donnée à l'emploi des bombes intelligentes, même quand elles ne se montraient pas du tout intelligentes.

Encore une fois, dans la deuxième néoguerre, personne ne devait mourir et, en tout cas, moins qu'en Irak, parce que, en fin de compte, les Serbes étaient occidentaux et européens comme ceux qui les bombardaient et, au bout du compte, on a dû les protéger des Albanais après avoir engagé le conflit pour protéger les Albanais des Serbes. Le conflit n'était certes pas frontal et les forces concernées n'étaient pas séparées par une ligne droite mais par des serpentins entrelacés.

On n'avait jamais vu une guerre qui soit autant fondée sur le principe du bonheur maximal et du sacrifice minimal. C'est pourquoi elle n'a pu durer que peu de temps.

Avec le 11 Septembre, se produit un nouveau retournement de la logique guerrière. Notons bien que le 11 Septembre ne marque pas le début de la guerre d'Afghanistan mais de la confrontation, qui dure encore, entre monde occidental - et plus spécifiquement Etats-Unis - et terrorisme islamiste.

Si le 11 Septembre a été le début d'un nouveau conflit militaire, en cette nouvelle phase de la néoguerre nous devrions dire que le principe de l'existence d'un front s'est complètement effacé. Même ceux qui pensent que ce conflit oppose le monde occidental au monde islamique savent que, en tout cas, l'affrontement n'est plus territorial. Les fameux Etats voyous sont à la rigueur des points d'appui brûlants pour le terrorisme, mais le terrorisme franchit territoires et frontières. Surtout, il se trouve aussi à l'intérieur des pays occidentaux. Cette fois et pour de vrai, *l'ennemi est aux arrières*.

Sauf qu'au temps du Golfe et du Kosovo, les agents ennemis qui agissaient chez nous, on les connaissait (tant il est vrai qu'ils passaient à la télévision), tandis qu'avec le terrorisme international, leur force est premièrement qu'ils demeurent inconnus, ensuite que nos médias ne peuvent les contrôler comme Peter Arnett contrôlait la vie de Bagdad sous les bombardements occidentaux, et enfin que font partie de l'ennemi potentiel non seulement des sujets ethniquement étrangers infiltrés chez nous, mais potentiellement aussi des compatriotes - à tel point qu'il est envisageable que les enveloppes à l'anthrax n'aient pas été mises en circulation par des kamikazes musulmans mais par des sectes yankees, néonazies ou fanatiques de toute sorte.

En outre, le rôle joué par les médias a été bien différent de celui qu'ils avaient eu lors des deux néoguerres précédentes, où, au maximum, ils donnaient la parole aux opinions de l'adversaire.

Tout acte terroriste est commis pour lancer un message qui, précisément, répande la terreur ou, au minimum, l'inquiétude. Le message terroriste est déstabilisant même si son impact est minime et, à plus forte raison, il est déstabilisant s'il est un symbole « fort ». Quel était donc le propos de Ben Laden quand il frappait les Twin Towers? Créer « le plus grand spectacle du monde », jamais imaginé même dans les films-catastrophe, donner l'impression visuelle d'un assaut aux symboles mêmes du pouvoir occidental et montrer que même les principaux sanctuaires de ce pouvoir pouvaient être violés.

Or, si le but de Ben Laden était de frapper l'opinion publique mondiale par cette image, les mass média ont été contraints de donner la nouvelle, de montrer le drame des secours, des fouilles, de l'horizon mutilé de Manhattan. Etaient-ils obligés de répéter cette information chaque jour, et pendant au moins un mois, avec des photos, des films, une infinité de récits de témoins oculaires, en faisant revivre aux yeux de tout un chacun l'image de cette blessure? Il est bien difficile de répondre. Avec ces photos, les journaux ont augmenté leurs ventes ; les télévisions, avec ces films, ont augmenté leur taux d'écoute; le public lui-même demandait à revoir ces scènes terribles, tant pour cultiver son indignation que, parfois, par sadisme inconscient. Peut-être était-il impossible de faire autrement; en tout cas, les mass media ont ainsi offert à Ben Laden des milliards de dollars de publicité gratuite, en ce sens qu'ils ont montré chaque jour les images qu'il avait créées précisément pour que tout le monde les voie, les Occidentaux pour leur donner des motifs de désarroi, ses disciples fondamentalistes pour en tirer motif d'orgueil.

Ainsi, les mass media, tandis qu'ils le réprouvaient, ont été les meilleurs alliés de Ben Laden qui, de cette façon, a gagné la première manche.

D'autre part, même les tentatives de censurer ou d'atténuer les communiqués que Ben Laden

envoyait par l'intermédiaire d'Al-Jazeera ont été pratiquement des échecs. Le réseau global de l'information était plus fort que le Pentagone, et donc le principe fondamental de la néoguerre, selon lequel l'ennemi parle chez vous, était rétabli.

Dans ce cas également, la néoguerre ne voyait plus s'affronter deux patries, mais mettait en concurrence une infinité de pouvoirs, sauf que ces différents pouvoirs qui, lors des deux néoguerres précédentes, pouvaient œuvrer à abréger le conflit et mener à la paix, risquaient cette fois de prolonger la guerre.

L'ex-directeur de la CIA a dit il y a quelques mois dans une interview à *La Repubblica* que, paradoxalement, l'ennemi à bombarder aurait dû être les banques *offshore,* du genre de celles des îles Caïmans et peut-être de celles des grandes villes européennes.

Quelques jours plus tôt, lors d'une émission télévisée, face à une insinuation de ce genre (affaiblie cependant par le fait qu'elle ne venait pas de l'ex-directeur de la CIA mais d'un militant altermondialiste), un vieux député de droite a réagi avec indignation en disant qu'il était fou et criminel de penser que les grandes banques faisaient le jeu des terroristes. Donc, un homme politique largement en âge de prendre sa retraite montrait qu'il n'était même pas en mesure de concevoir la vraie nature d'une néoguerre. A coup sûr, quelqu'un l'avait conçue à Washington et nous savons fort bien que, dans sa première phase, entre le 11 Septembre et le début des opérations en Afghanistan, les Etats-Unis avaient pensé conduire ce conflit comme une grande guerre d'espions en paralysant le terrorisme dans ses centres économiques. Mais il fallait dédommager immédiatement une opinion publique américaine profondément humiliée et le seul moyen d'y parvenir tout de suite était de proposer de nouveau une paléoguerre.

Ainsi, le conflit afghan a été de nouveau fondé sur la confrontation territoriale, le choc sur le terrain, les modalités tactiques traditionnelles, au point de rappeler les campagnes militaires anglaises du XIXe siècle à la passe de Khyber; il a retrouvé certains des principes de la paléoguerre :

- Il n'était de nouveau pas permis à l'information de miner de l'intérieur l'efficacité des opérations militaires, et on en est arrivé à quelque chose de très proche de la censure. Puis le système global de l'information a fait en sorte que ce que ne voulaient pas dire les médias américains, une télévision arabe le disait, c'était évidemment le signe que la paléoguerre n'est vraiment pas possible à l'ère d'Internet.
- Si l'adversaire avait gagné la première manche d'un point de vue symbolique, il fallait l'anéantir physiquement. Le principe est resté qu'il fallait respecter formellement les civils innocents (d'où, encore une fois, l'emploi des bombes intelligentes), mais on a accepté le fait que, lorsque ce n'étaient pas les Occidentaux qui agissaient mais les forces locales de l'Alliance du Nord, on ne pouvait éviter quelques massacres, sur lesquels on cherchait à passer rapidement.
- On a de nouveau accepté qu'on puisse perdre des vies parmi ses propres soldats et on a invité la nation à se préparer à un nouveau sacrifice. Bush junior, comme le Churchill de la Seconde Guerre mondiale, a promis à ses compatriotes la victoire finale, certes, mais aussi du sang et des larmes, alors que Bush senior ne l'avait pas fait à l'époque du Golfe.

La paléoguerre afghane a peut-être résolu les problèmes qu'elle a elle-même posés (c'est-à-dire que les talibans ont été écartés du pouvoir) mais elle n'a pas résolu les problèmes de la néoguerre de troisième phase dont elle est née. En effet, si le but de la guerre d'Afghanistan était d'éliminer le terrorisme international islamiste et de neutraliser ses centres, il est évident qu'ils existent ailleurs

et qu'ils ont l'embarras du choix pour décider où porter le deuxième coup. Si le but était d'éliminer Ben Laden, il n'est absolument pas évident qu'on y soit parvenu et, même si on y est parvenu, on découvrira peut-être que Ben Laden était certainement une figure charismatique mais que le terrorisme fondamentaliste islamiste ne se résumait pas à son image.

Des hommes d'une perspicacité aiguë comme Metternich savaient fort bien que, même en envoyant Napoléon mourir à Sainte-Hélène, on n'éliminait pas le bonapartisme, et Metternich a été contraint de perfectionner Waterloo avec le Congrès de Vienne, qui, au demeurant, n'a pas été suffisant, comme l'a démontré l'histoire du XIXe siècle.

Donc, la guerre commencée le 11 Septembre n'a été ni gagnée ni résolue par la guerre d'Afghanistan et, honnêtement, je ne saurais pas vous dire si et comment Bush aurait pu agir d'une autre façon, mais là n'est pas la question. Le problème, c'est que, face aux néoguerres, il semble qu'il n'y ait pas de commandement militaire capable de les gagner.

Arrivés là, la contradiction est majeure et la confusion sous les cieux l'est tout autant. D'un côté, toutes les conditions nécessaires pour mener une guerre ont disparu, étant donné que l'ennemi s'est totalement camouflé et, d'autre part, pour pouvoir montrer que, d'une façon ou d'une autre, on tient encore tête à l'ennemi, il faut construire des simulacres de paléoguerres qui, cependant, ne servent qu'à tenir bon sur le front intérieur et à faire oublier à ses propres concitoyens que l'ennemi n'est pas là où on est en train de le bombarder mais parmi eux-mêmes.

Face à ce désarroi, l'opinion publique, dont certains agitateurs se sont faits les interprètes, a cherché désespérément à retrouver l'image d'une paléoguerre possible et la métaphore a été celle de la croisade, du choc des civilisations, du renouveau du conflit de Lépante entre chrétiens et infidèles. Si, au fond, nous avons gagné militairement la petite guerre d'Afghanistan, pourquoi ne serait-il pas possible de gagner la néoguerre globale en la transformant en une paléoguerre mondiale, les Blancs contre les Maures? Dit de cette façon, cela a l'air d'une histoire à la Guy l'Eclair, mais le succès des livres d'Oriana Fallaci nous dit que, si c'est une BD, elle est lue par de nombreux adultes.

Les partisans de la croisade n'ont pas pensé que, dans ce cas aussi, la croisade reste une forme de paléoguerre qui ne peut être menée dans la situation globale qui a créé les conditions et les contradictions de la néoguerre.

Scénario d'une possible croisade

Imaginons en effet une confrontation globale entre monde chrétien et monde musulman, un choc frontal, donc, comme par le passé. Mais, par le passé, il y avait une Europe aux contours bien définis, avec la Méditerranée séparant les chrétiens des infidèles et les Pyrénées qui isolaient le prolongement occidental du continent, encore partiellement arabe. Après quoi, le choc pouvait prendre deux formes : attaquer ou contenir.

L'attaque a été constituée par les croisades, mais on a vu ce qu'il en a été. La seule croisade qui ait conduit à une conquête effective, avec l'installation des Francs au Moyen-Orient, a été la première. Moins d'un siècle plus tard, Jérusalem est retombée aux mains des musulmans et, pendant un siècle et demi, il y a eu sept autres croisades, qui n'ont rien réglé.

La seule opération militaire réussie a été plus tard la Reconquête de l'Espagne, cependant ce n'était pas une expédition outre-mer, mais une lutte de réunification nationale qui n'a pas éliminé la

confrontation entre les deux mondes, mais qui en a simplement déplacé la frontière. Quant à contenir, on a arrêté les Turcs devant Vienne, on a gagné à Lépante, on a érigé des tours sur les côtes pour repérer les pirates sarrasins, les Turcs n'ont pas conquis l'Europe, mais la confrontation est demeurée.

Ensuite, l'Occident a colonisé l'Orient qui s'était affaibli. En tant qu'opération, cela a été certes couronné de succès, et pour longtemps, mais les résultats, nous les vivons à présent. La confrontation n'a pas été éliminée mais aiguisée.

Si, aujourd'hui, on reprenait le choc frontal, qu'aurait-il de différent par rapport aux confrontations du passé ? Au temps des croisades, le potentiel militaire des musulmans n'était pas très différent de celui des chrétiens : les uns et les autres disposaient d'épées et de machines obsidionales. Aujourd'hui, l'Occident est en avance quant à la technologie de guerre. Il est vrai que le Pakistan, aux mains des fondamentalistes, pourrait utiliser l'arme atomique, mais il réussirait au maximum à raser Paris, et ses réserves nucléaires seraient aussitôt détruites. Si un avion américain tombe, on en fabrique un autre, si un avion syrien tombe, ils auront du mal à en acquérir un nouveau en Occident. L'Est rase Paris et l'Ouest lance une bombe atomique sur La Mecque. L'Est répand le botulisme par la poste et l'Ouest empoisonne tout le désert d'Arabie, comme on le fait avec les pesticides dans les immenses champs du Midwest, et même les chameaux meurent. Parfait. Cela ne durerait même pas très longtemps, un an au maximum, ensuite tout le monde continuerait avec des cailloux, et les ennemis perdraient peut-être.

Sauf qu'il y a une certaine différence par rapport au passé. Au temps des croisades, les chrétiens n'avaient pas besoin du fer arabe pour fabriquer leurs épées, et les musulmans n'avaient pas besoin du fer chrétien. Aujourd'hui, en revanche, notre technologie la plus avancée vit du pétrole, et le pétrole, ce sont eux qui l'ont, du moins pour la plus grande partie. Eux, tout seuls, surtout si l'on bombarde leurs puits, ne réussiront plus à l'extraire, mais nous n'en aurons plus. L'Occident devrait donc restructurer toute sa technologie de façon à éliminer le pétrole. Comme nous ne sommes pas encore parvenus à faire une automobile électrique qui aille à plus de 80 km/h et ne mette pas toute une nuit pour se recharger, je ne sais pas combien de temps cette reconversion pourrait prendre. De même pour utiliser l'énergie nucléaire pour la propulsion des avions et des chars d'assaut et pour faire fonctionner nos centrales électriques - pour ne rien dire de la vulnérabilité de ces installations -, il faudrait longtemps.

Il serait en outre intéressant de savoir si les Sept Sœurs seraient d'accord. Je ne serais pas étonné si des pétroliers occidentaux, pour pouvoir continuer à réaliser des profits, étaient prêts à accepter un monde islamisé.

Mais allons plus loin. Au bon temps jadis, les Sarrasins étaient d'un côté, outre-mer, et les chrétiens de l'autre. Aujourd'hui, en revanche, l'Europe est pleine de musulmans, qui parlent nos langues et étudient dans nos écoles. Si, aujourd'hui déjà, certains d'entre eux s'allient aux fondamentalistes de chez eux, imaginons ce que ce serait en cas de confrontation globale. Ce serait la première guerre avec l'ennemi non seulement chez nous, mais bénéficiant de la protection sociale.

Notons bien que le même problème se poserait au monde musulman, qui a chez lui des industries occidentales et même des enclaves chrétiennes, comme en Ethiopie.

Comme l'ennemi est mauvais par définition, considérons comme perdus tous les chrétiens d'outre-mer. A la guerre comme à la guerre. Ils sont déjà, dès le départ, condamnés à mort. Plus

tard, nous les canoniserons tous sur la place Saint-Pierre.

Que faisons-nous en revanche, chez nous? Si le conflit se radicalise outre mesure et que s'écroulent encore deux ou trois gratte-ciel, ou carrément Saint-Pierre, on aura la chasse au musulman. Une sorte de nuit de la Saint-Barthélemy ou de Vêpres siciliennes : on attrape quiconque a des moustaches et le teint pas très clair et on l'égorge. Il s'agit de tuer des millions de personnes, mais la foule s'en chargera sans qu'on dérange les forces armées.

La raison pourrait l'emporter. On n'égorgerait personne. Mais même les très libéraux Américains, au début de la Seconde Guerre mondiale, ont envoyé dans des camps de concentration, bien qu'avec beaucoup d'humanité, les Japonais et les Italiens qui étaient chez eux, même s'ils y étaient nés. Donc, et toujours sans trop se perdre dans les détails, on va repérer tous ceux qui pourraient être musulmans - et s'il s'agit, par exemple, d'Ethiopiens chrétiens, tant pis - et on les met quelque part. Où? Pour faire des camps de prisonniers, avec tous ces extra-communautaires qui circulent en Europe, il faudrait de l'espace, de l'organisation, de la surveillance, de la nourriture et des soins médicaux démesurés, sans compter que ces camps seraient des bombes prêtes à exploser.

Ou bien on les prend, tous (et ce n'est pas facile, et il faut le faire *tout de suite*, d'un seul coup), on les charge sur une flotte de navires de transport et on les décharge... Où? On dit « pardon, monsieur Kadhafi, pardon monsieur Moubarak, pouvez-vous me prendre, s'il vous plaît, ces trois millions de Turcs que je cherche à foutre hors d'Allemagne ? »

La seule solution serait celle des passeurs de travailleurs clandestins : on les jette à la mer. Solution finale d'hitlérienne mémoire. Des millions de cadavres sur la Méditerranée. Je voudrais voir quel gouvernement le ferait. C'est autre chose que les *desaparecidos;* même Hitler massacrait peu à la fois et en cachette.

L'alternative, comme nous sommes bons, c'est de les laisser tranquilles chez nous, mais on met un agent de la police spéciale derrière chacun d'eux pour les surveiller. Et où est-ce qu'on va trouver une telle quantité de personnels? On les recrute parmi les extracommunautaires? Et si ensuite, on soupçonne que ces collaborateurs ne sont pas fiables, comme cela s'est produit aux Etats-Unis, où les compagnies aériennes, pour réduire les frais, faisaient faire les contrôles dans les aéroports par des immigrés du Tiers-Monde ?

Naturellement, toutes ces réflexions, de l'autre côté de la barricade, un musulman raisonnable pourrait les faire. Le front fondamentaliste ne serait certainement pas totalement vainqueur, une série de guerres civiles ensanglanterait leurs pays, entraînant d'horribles massacres, les contrecoups économiques leur retomberaient dessus aussi, ils auraient encore moins de nourriture et de médicaments que le peu qu'ils ont aujourd'hui, ils mourraient comme des mouches. Mais du point de vue d'un choc frontal, il ne faut pas se soucier de leurs problèmes, mais des nôtres.

Pour en revenir à l'Ouest, il se créerait au sein de notre alliance des groupes pro-islamistes, non pour des raisons de foi mais pour leur opposition à la guerre, de nouvelles sectes qui refuseraient les choix de l'Occident, des non-violents qui croiseraient les bras et se refuseraient à collaborer avec leurs gouvernements, des fanatiques comme ceux de Waco qui commenceraient, sans être des fondamentalistes musulmans, à déchaîner la terreur pour purifier l'Occident corrompu. Il se créerait sur les routes d'Europe des groupes de personnes en prière, désespérées et passives dans l'attente de

l'Apocalypse.

Mais il n'est pas indispensable de ne penser qu'à ces « franges lunatiques ». Tout le monde accepterait-il d'avoir moins d'énergie électrique sans même pouvoir recourir aux lampes à pétrole? Accepterait-on l'affaiblissement fatal des moyens de communication et une seule heure de télévision par jour, les voyages à bicyclette au lieu de l'automobile, les cinémas et les discothèques fermés, la queue devant le McDonald's pour avoir la ration quotidienne d'une petite tranche de pain de son avec une feuille de salade, en somme la cessation d'une économie de la prospérité et du gaspillage ? Figurez-vous quelle importance cela a pour un Afghan ou un réfugié palestinien de vivre dans une économie de guerre : pour eux, cela ne changerait rien. Mais pour nous? Vers quelle crise de dépression et de démotivation irions-nous?

Jusqu'à quel point les Noirs de Harlem, les déshérités du Bronx, les *chicanos* de la Californie s'identifieraient-ils encore à l'Occident?

Enfin, que feraient les pays d'Amérique latine où sont nombreux ceux qui, sans être musulmans, ont développé des sentiments de rancœur envers les *gringos*, à telle enseigne que là-bas, après la chute des deux tours, il en est qui chuchotent que les *gringos* l'ont bien cherché?

En somme, la guerre globale pourrait voir un certain Islam moins monolithique qu'on ne le pense, mais elle verrait à coup sûr une chrétienté fragmentée et névrotique, dans laquelle il y aurait bien peu de candidats à être les nouveaux Templiers, les kamikazes de l'Occident.

C'est là un scénario de science-fiction que je ne voudrais jamais voir se réaliser. Mais il faut le représenter pour montrer que, s'il se réalisait, il ne mènerait à la victoire de personne. Donc, même si elle se transformait en paléoguerre globale, la néoguerre n'aboutirait à aucun résultat qui ne serait sa propre continuation perpétuelle dans un cadre désolé à la *Conan le Barbare*.

Ce qui signifie qu'à l'ère de la mondialisation, une guerre globale est impossible, qu'elle conduirait à la défaite de tout le monde.

La paix

Quand je rédigeais mes réflexions sur la néoguerre du Golfe, la conclusion que la guerre était désormais impossible m'amenait à l'idée que le moment était peut-être venu de déclarer que la guerre est universellement tabou. Mais maintenant, je me rends compte, après les expériences successives, qu'il s'agissait d'une pieuse illusion. Aujourd'hui mon impression est que, puisque la néoguerre n'a ni vainqueurs ni vaincus et que les paléoguerres ne résolvent rien sauf sur le plan de la satisfaction psychologique du vainqueur provisoire, le résultat sera une forme de néoguerre permanente, avec une multitude de paléoguerres périphériques toujours rouvertes et toujours provisoirement refermées.

J'imagine que cela ne fait pas plaisir parce que nous sommes tous fascinés par l'idéal de la paix. L'idée que l'inutilité des néoguerres puisse conduire à prendre la paix au sérieux était certainement très belle, mais elle était précisément irréaliste. C'est que l'histoire même de la néoguerre nous porte à réfléchir à la nature équivoque de la notion de paix.

Quand on parle de paix et qu'on souhaite la paix, on pense toujours, dans la mesure que permet notre champ de vision, à une paix universelle ou globale. Nous ne parlerions pas de paix si nous ne pensions qu'à une paix pour quelques-uns, sinon nous irions habiter en Suisse, ou nous entrerions

sample content of À reculons comme une écrevisse : Guerres chaudes et populisme médiatique

- *click The Sepulchre of Christ and the Medieval West: From the Beginning to 1600*
- Patched: The History of Gangs in New Zealand online
- read online Robert Ludlum's The Bourne Dominion (Jason Bourne, Book 9) pdf, azw (kindle), epub, doc, mobi
- click A Woman in Arabia: The Writings of the Queen of the Desert (Penguin Classics)
- **download Empire of Ivory (Temeraire, Book 4) here**
- click The Gods Left First: The Captivity and Repatriation of Japanese Pows in Northeast Asia, 1945-1956

- http://fitnessfatale.com/freebooks/Titan--The-Life-of-John-D--Rockefeller--Sr-.pdf
- http://tuscalaural.com/library/Patched--The-History-of-Gangs-in-New-Zealand.pdf
- http://qolorea.com/library/Robert-Ludlum-s-The-Bourne-Dominion--Jason-Bourne--Book-9-.pdf
- http://studystrategically.com/freebooks/An-Introduction-to-Music-Studies--CUP-.pdf
- http://honareavalmusic.com/?books/Empire-of-Ivory--Temeraire--Book-4-.pdf
- http://tuscalaural.com/library/Routledge-Handbook-of-South-Asian-Politics--India--Pakistan--Bangladesh--Sri-Lanka--and-Nepal--Routledge-Handbo